Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 62 (1924)
Heft: 24

Artikel: Royal biograph
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-218818

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

sus de sa tête durant la nuit.

Trois soirs de suite, avec une fureur et une énergie croissantes, Maucuit recommença ses opérations de pavage artificiel. Hélas ! cent fois hélas ! le cordonnier ne bronchait pas, et, chaque matin, à huit heures, il recommençait, héroïque, à taper sur ses éternelles chaussures. Aussi, le pauvre Maucuit en vient-il à se demander si son misérable bourreau n'était pas doué, par hasard, d'une surdité complète.

Il voulut en avoir le cœur net, et, le matin du quatrième jour il alla en toucher deux mots à une voisine.

— Pardon, madame, lui dit-il d'un ton hypocrite, il m'est arrivé ces nuits dernières de faire du bruit chez moi. Est-ce que ça n'aurait pas gêné un peu mon voisin du dessous ?

— Le cordonnier ?

— Oui, le cordonnier... Le pauvre homme doit avoir bien besoin de ses nuits... C'est un métier si pénible que le sien !...

— Dame, oui, monsieur Maucuit, c'est un métier pénible... Mais je vous en prie, ne vous gênez pas pour votre voisin, faites la nuit, tout le bruit que vous voudrez, je vous assure que ça ne lui fera ni chaud ni froid...

— Pourquoi donc ? Serait-il sourd, le malheureux ?

La voisine se mit à rire, puis :

— Pas le moins du monde, répondit-elle.., seulement, je m'en vais vous dire, monsieur Maucuit, il ne couche pas dans la maison... il n'y a que son atelier !...

L'IRRÉFUTABLE ARGUMENT

Mon ami Trimol, que j'ai rencontré pas plus tard qu'hier au coin de la rue, me déclara sans autre préambule :

— Mon vieux, je vais t'annoncer une grande nouvelle. Elle te surprendra d'autant plus que la chose n'est pas dans mes habitudes...

— Ah ! je t'en prie, explique-toi, mon cher, ne me fais pas languir...

— Eh bien, fit Trimol, voilà : Je viens de payer à ma femme un chapeau de deux cents francs.

Je bondis :

— Un chapeau de deux cents francs !... Mais tu es fou, ma parole !... Un chapeau de deux cents francs ! Voyez-vous ça !... Tout de même, c'est vraiment dégoûtant de dépenser cet argent-là pour un chapeau. Tiens, je te le dis tout net : c'est honteux, c'est ignoble ! ! ...

— Dis donc, toi, si ça me fait plaisir à moi !... Est-ce que ça te regarde si je paie un chapeau de deux cents francs à Mme Trimol ?...

Je haussai les épaules de pitié, puis :

— Bien sûr que ça me regarde, mon cher. Puisque lorsque ma femme le saura, — et elle le saura naturellement par la tienne — il faudra qu'aussitôt je lui en achète un de trois cents !...

LE RHUME DES FOINS

On se lève avec le nez
Et les yeux enchiffrenés.
On tousse. On crache. On se mouche
On a, là, comme une mouche.
Là sur l'amygdale, au fond !
Et là-haut, dans le plafond !
On se remouche. On recrache...
La poitrine en feu s'arrache.
Ah ! le nez va ! Comptez y !
Il se renfle, cramoisi.
Et la mouche y bat d'une aile
En chantant sa ritournelle.
On la souffle. Elle va choir,
Captive, dans le mouchoir.
Pas du tout ! C'est dans la gorge.
Elle y fait un bruit de forge.
On retousse. Et heum ! Crebleu !
Hardi ! L'on en devient bleu.
Hardi ! Heum ! Ferme ! on éclate.
D'azur on passe écarlate.
On tient la mouche. Un bon coup !
Elle va jaillir du cou.
Heum ! Breum ! Un dernier effort !
Toussons raide et crachons fort !
On râle. On se tord la bouche.
On sort la langue. Et la mouche
Avec des bzims claironnés,
Vous remonte en l'air au nez.
Goguenarde, elle y chantonne
Sa romance monotone.
Est-ce en *sol* ou bien en *la* ?
Vous qui savez, notez-la.
Pour moi, las, je me recouche,
Impuissant contre la mouche,
A qui mon nez flûte un *ut*
De mépris en clef de zut.

Jean Richepin.

A l'atelier. — Où est Mermoud ! demande le chef.

— M'sieu, son père est mort, dit un apprenti.

Le troisième jour, pas de Mermoud.

— Ah ça ! crie le chef, où est Mermoud ?

— Je vous ai dit, répond l'apprenti, que son père est mort.

— Bon, prends ta veste et ton chapeau, va chez Mermoud et demande-lui s'il a l'intention de s'absenter de l'atelier aussi longtemps que son père sera mort ?

ELSI, L'ÉTRANGE SERVANTE

(Suite et fin.)

Ce fut le 5 mars que les Français envahirent le pays. Le tocsin sonna, les feux furent allumés sur les montagnes, les signaux d'alarme furent donnés, et le landsturm s'ébranla, le landsturm — hélas ! qui ne savait où se diriger, personne n'étant là pour y penser et s'en occuper. Il arrivait en masse à Berthoud, débouchant de toutes les vallées latérales.

On apprit là que les Français étaient sortis de Soleure et que les Bernois, l'artillerie surtout, les attendaient de pied ferme dans la plaine de Fraubrunnen. Le torrent humain prit donc cette direction : femmes, enfants, vieillards, pêle-mêle, à l'aventure. Chacun marchait devant soi, poussé par un sentiment étrange, inexplicable ; à voir cette confiance aveugle, on eût dit qu'il s'agissait de chasser d'un champ un troupeau de moutons. Le bruit de la fusillade qui augmentait n'ôta rien à la rapidité de la marche: tous semblaient craindre d'arriver trop tard.

Elsi était à l'avant-garde, au permier rang. Chaque coup qu'elle entendait l'atteignait au cœur. S'il avait frappé Christen ?

Lorsqu'ils sortirent de la forêt, près de Kernenried, la bataille était engagée à l'extrêmité de la plaine de Fraubrunnen, du côté de Soleure. Les canons tonnaient, les feux de bataillon crépitaient, la cavalerie était lancée au grand trot, et des nuages de fumée roulaient sur le sol.

Les hommes du landsturm s'arrêtèrent stupéfaits; ils n'avaient jamais assisté à un combat, sauf quelques-uns ; quelle mêlée terrible ! A cette distance, on ne pouvait distinguer les amis des ennemis.

Plus ils regardaient, plus leur étonnement augmentait. Ce feu roulant d'artillerie et de mousqueterie leur donna le frisson : le mieux, pensèrent-ils, était d'attendre et de voir le résultat. Pousser plus loin, c'était s'exposer à mal. Personne n'était là pour les ranger en ordre, pour les enflammer et les conduire à l'ennemi.

Dans ces journées néfastes, les Bernois semblaient frappés d'aveuglement. On laissait d'une manière indigne se refroidir l'ardeur des soldats; on les laissait se morfondre inutilement, sans chefs, si bien qu'ils finissaient par se débander et par retourner chez eux.

La seule fois où on les conduisit en avant, les Français apprirent ce que peuvent encore la force et le courage des Suisses. Ce fut à la Singine.

Elsi était dans une angoisse mortelle, en voyant qu'on restait là sans bouger. Lorsqu'elle entendit parler de retour, et qu'il valait mieux se rêtirer chacun chez soi, elle n'y put tenir :

— Puisque personne ne veut aller à leur secours, dit-elle, j'irais seule ; si seulement je savais le plus court chemin pour passer le marais.

— Nous allons avec toi, crièrent quelques jeunes gens, et, quittant le gros de la troupe, ils se lancèrent au pas de course dans la direction de Fraubrunnen.

Ils atteignirent ainsi la grande route, se frayant, non sans peine, un passage au milieu d'une foule compacte, ahurie, et de soldats bernois immobiles, tout occupés à regarder comment quelque autre bataillon, plus éloigné, se battait avec l'ennemi. Singulière tactique! On livrait des combats isolés ou bien l'on attendait tranquillement qu'il plût à l'ennemi d'attaquer. Un bataillon était-il anéanti, le second faisait comprendre qu'il était encore là et se préparait au même sort.

Elsi vit tout cela en courant. Les soldats qu'elle bousculait de droite et de gauche pour s'ouvrir un passage, se mirent à l'insulter.

— Retourne à la maison et file ta quenouille, lui dirent-ils.

— Si vous vous tenez là comme des idiots, répondit Elsi, c'est aux femmes à vous montrer le chemin, pour sauver la patrie. Si vous voulez vous rendre utiles, en avant ! au secours de vos camarades !

De loin, elle avait remarqué un grand tilleul, et tout près, la fumée des canons. C'est là que devait être son Christen.

Elle y courut. Arrivée sur la hauteur, — au-dessus de ce fameux tilleul autour duquel, il y a bientôt 500 ans, les Bernois battirent les bandes de Couci, — le canon tirait encore. Mais entre la route et le marais, le long de la haie qui les masquait, des cavaliers ennemis galoppaient plus rapides que le vent. Elsi les aperçut.

— Les Français ! les Français ! cria-t-elle de toutes ses forces, mais sa voix se perdit dans le bruit de la canonnade.

Les cavaliers savaient ce qu'ils voulaient. La batterie les gênait. Ils se dirigeaient à toute bride sur le tilleul. Arrivés au-dessous, ils firent un détour, se précipitèrent sur les artilleurs et les sabrèrent l'un après l'autre au milieu de leurs pièces. Un seul restait encore. Il se défendait héroïquement seul contre tous. Elsi le reconnut.

— Christen ! Christen ! défends-toi, me voici ! lui cria-t-elle.

Christen entendit cette voix, vit son Elsi, mais il tomba au même instant, frappé d'un coup mortel.

Comme une lionne furieuse, Elsi se précipita sur les Français. Ils lui offrirent quartier. Elle n'écouta rien. D'un coup de sa fourche elle jeta le premier à bas de son cheval, blessa le second, écartant tous les obstacles qui la séparaient de Christen. Les sabres s'abaissèrent sur sa tête... elle chancela... fit quelques pas encore et alla tomber à côté de Christen.

— Christen, vis-tu encore ? lui dit-elle, la mort sur les lèvres.

Christen voulut se soulever, mais il ne put pas : il lui tendit sa main sanglante... et dans cette dernière étreinte, leurs âmes s'envolèrent vers le Pays où rien ne pourra les séparer.

Cette mort frappa les Français. Les farouches hussards ne furent pas insensibles à la fidélité de cet amour. Ils racontaient souvent cette histoire et toujours avec la même émotion.

— Si nous avions su, disaient-ils, ce qui en était, ils vivraient encore tous les deux, mais dans la fureur du combat, on n'a guère le temps de faire beaucoup de questions.

Jérémias Gotthelf.

Royal Biograph. — Le nouveau programme qui débute aujourd'hui au Royal Biograph, comprend deux films d'égale importance, mais d'un genre absolument opposé. Citons tout d'abord **L'Enigme du Mont Agel,** film français en trois actes. Interprétation et technique ne méritent que des éloges. Avec **L'instar de don Quichotte,** comédie en trois actes, nous trouvons une fois de plus, la caractéristique du film américain toujours plaisant et toujours divertissant. A chaque représentation les dernières actualités mondiales par le Gaumont-Journal et le Pathé-Revue, cinémagazine. Nul doute qu'avec un tel programme, l'établissement de la place Centrale ne remporte un succès de plus.

Mon chez Moi. — Revue de famille. — Pache-Varidel & Bron, Lausanne.

Sommaire du No de juin : Heureuses vacances. — L. Olivier : Le dancing. — La fileuse, illustration en couleurs. — Recettes. — Les droits de la femme. — L'asperge. — La lingerie avec une page patron. — Jean des Sapins : Exploits de chasseurs. — Lettre ouverte. — Situation pénible (avec cliché). — Conseils d'amis. — Val. Grandjean : Au Pays des Albigeois. — Travaux féminins : Liseuse au crochet. Empiècement de chemise, Casaque au tricot. — Petit sac en rafia. — Michel Hervé : Boule (suite). — Café et puissance de travail.

Pour la rédaction : J. Monnet
J. Bron, édti.
Lausanne. — Imprimerie Pache-Varidel & Bron